

# Libre, seul et assoupi



AU DIABLE VAUVERT



Romain Monnery

# Libre, seul et assoupi



ISBN : 978-2-84626-251-4

© Éditions Au diable vauvert, 2010

Au diable vauvert  
[www.audioble.com](http://www.audioble.com)  
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande  
[contact@audioble.com](mailto:contact@audioble.com)

# Première partie



# 1

Contrairement à toutes les prophéties lues ici et là, la fin du monde n'avait pas eu lieu. Mes études terminées, j'avais survécu à cette dépression postorgasme qui guette à peu près tous les étudiants lorsque sonne la fin de leur cursus. Comment ? Je n'avais rien fait. Sans but, sans cadre et sans horaires, je m'étais laissé vivre. C'est tout.

Quelques livres, un peu d'ennui, beaucoup de musique, j'avais façonné mes jours de pas grand-chose en les regardant passer d'un œil distrait. Le calendrier rangé au placard, mon esprit avait banni les notions menaçantes d'avenir et de lendemain. J'avais cessé de réfléchir. J'avais dormi.

Et puis le sort voulut me prouver que toutes les bonnes choses avaient une fin. Peu habituée à ce mode de vie qui consiste à se lever dans l'attente d'être assez fatigué pour se recoucher, ma mère me

pria d'aller voir ailleurs si le travail y était. Travailler, j'avais essayé le temps de quelques jobs d'été mais, sans que je comprenne pourquoi, l'idée de me payer à ne rien faire n'avait jamais plu à mes patrons. Je les avais laissés dire. Après tout, c'était leur affaire.

Heureusement, je ne courais pas après l'argent. Mon système monétaire était le sommeil et quand je comptais mes siestes en fin de mois, je me voyais millionnaire. « Il faut bien gagner sa vie », protestait ma mère, révoltée. « On ne peut pas forcer sa nature », lui répondais-je. Car j'étais un fainéant, un dur, un vrai que l'idée d'habiter chez ses parents à vingt-cinq ans n'effrayait pas. Mon père voyait en moi le fruit d'une mutation génétique entre l'ours et la couleuvre. Il me traitait de monstre. Pour lui, je n'étais pas un homme. Un fils, encore moins.

Maintenant je me retrouvais dehors, avec pour seul bagage un diplôme bac+5 qui me servait d'oreiller. Sans ressources, il me fallut me rendre à l'évidence : je ne survivrais pas longtemps tout seul. Je n'avais rien, à peine un patronyme. Mon caractère effacé me rendait invisible au point que personne ne s'était jamais souvenu de mon prénom. On me désignait par mes vêtements, ma position géographique ou encore la taille de ma connerie, mais la plupart du temps, on m'appelait *Machin*. Petit, j'étais cet enfant au visage flou sur la photo de classe. Plus grand, j'étais cet adolescent aux traits cachés sous l'acné. Loin de le déplorer, je m'en réjouissais. Je ne

demandais que la paix, et l'anonymat me paraissait le plus sûr moyen de l'obtenir. Par ailleurs, les gens ne m'intéressaient pas. Ils me posaient des questions auxquelles je n'avais pas de réponses. Les « Tu vas bien ? », « Qu'est-ce que tu fais ? » ou « Qui es-tu ? » me donnaient la nausée. Le silence que je leur opposais les laissait circonspects, malgré moi. Une couleuvre, un *Machin*, un vaurien... Du moment qu'ils me foutaient la paix, je pouvais bien être ce qu'ils voulaient. Le résultat était le même. Le monde était une jungle et je n'avais pas les épaules d'un Tarzan. C'était la vie, je ne me voilais pas la face.

C'est ainsi que je partis, sans avenir ni culotte, avec ce sourire que les sauriens arborent à la vue du néant.

## 2

Si ma mère pensait qu'il suffisait de me botter le cul pour me mettre le pied à l'étrier, elle se trompait. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où j'allais atterrir mais je ne m'en souciais pas. Peu importe où, du moment que je pouvais dormir. À la rue ou ailleurs, ça m'était bien égal. «L'homme de bien n'a pas d'attache», me disais-je. Je souris au soleil qui amorçait sa chute libre et longuai les quais de Saône, à la recherche d'un pont susceptible d'abriter ma nuit. J'en vis de toutes sortes : des grands, des petits, des fortifiés, des vétustes, mais aucun ne me donna l'impression d'un Home Sweet Home.

Après plusieurs heures à battre un pavé jalonné de clochards plus pochetrans que célestes, je dus me faire une raison. Sans un toit pour empêcher que le ciel me tombe sur la tête, je ne passerais pas la nuit.

Je commençais à réfléchir au moyen de rentrer chez mes parents par effraction quand l'idée me vint d'appeler Stéphanie. Stéphanie était une amie que j'avais rencontrée à la fac. À l'issue de nos études, comme tout le monde, elle était partie vivre à Paris. En colocation. Elle avait insisté plusieurs fois pour que je la rejoigne mais, pour des raisons de caractère, j'avais décliné.

La vie, je la préférais en solitaire. Libre, seul et assoupi. Vu sous cet angle, le principe d'une communauté me paraissait tout aussi farfelu que déféquer la porte ouverte. Pourquoi payer un loyer quand on pouvait tranquillement rester chez ses parents sans déboursier le moindre sou ? Maintenant, c'était une autre histoire. Je n'avais plus le choix. Cette colocation tombait à point nommé.

### 3

Je descendis du train avec le sentiment d'entrer en terrain inconnu. Je connaissais Paris de réputation mais pas plus. En guise de comité d'accueil, la capitale m'envoyait une foule dont le murmure me donna le tournis. J'eus une pensée pour le silence, fidèle ami tant chéri, puis je partis sous terre où le bruit faisait sa loi. Dans le métro qui me conduisait à Bastille, un accordéoniste, armé de son seul instrument, exécuta *Mon amour de Saint-Jean* avec ce sourire sadique qu'affichent les bourreaux lorsqu'ils achèvent leurs victimes. Les gens autour de moi ne parurent pas se rendre compte qu'on assistait à la mort de la musique et j'en conclus qu'ils n'avaient pas de cœur. Je m'apprêtais à me réfugier derrière les écouteurs de mon iPod lorsqu'une ombre menaçante s'abattit sur moi. L'accordéoniste. Sans se défaire de son sourire où scintillaient mille dents, il marmonna quelque chose. Comme souvent dans ces cas-là, je fis mine de ne pas

comprendre et souris dans l'espoir qu'il aille braquer son arme de destruction sonore ailleurs que sous mon nez. Raté.

D'un geste de la main, il me pria d'enlever mes écouteurs et me cria plus fort :

— Une pièce pour la mousika ?

Sous le coup de la perplexité, je réfléchis au moyen le plus courtois de lui faire connaître mon scepticisme vis-à-vis de son art. Faute de courage et de formule appropriée, un haussement d'épaules me parut suffisant mais l'accordéoniste me fit les gros yeux. Il se retourna, agacé, puis marmonna que j'étais un sale con.

Quand les portes s'ouvrirent, il se lança dans un ultime rappel en crachant sa colère à terre, à quelques centimètres de moi. Pendant tout le reste du trajet, je ne parvins pas à décoller mon regard de cette huître dégoulinante qui prenait vie à mes pieds.

Cette ville, me dis-je, avait une façon bien à elle de me souhaiter la bienvenue.